

Contre-attaque d'infanterie allemande dans les Flandres.

Edouard et François Van Raemdonck étaient deux frères de Tamise, qui, quoique nés, le premier en 1895 (8 octobre), le second en 1897 (24 janvier) semblaient être des jumeaux. En temps de paix on les rencontrait toujours ensemble. Ensemble ils avaient fait leur première communion, ensemble ils avaient fait leurs études, ensemble ils avaient eu les berges de l'Escaut, comme théâtre de leurs ébats et écouté la chanson du fleuve. François était un rêveur, il avait une âme de poète. Edouard avait plus le sens pratique de la vie et pour son frère il fut souvent un protecteur et un conseiller.

Lorsque, dans le besoin pressant de la Belgique, le Roi fit appel à toute la jeunesse, les deux frères Van Raemdonck allèrent offrir leurs bras à la Patrie et l'on vit le vieux père signer de sa main tremblante et les yeux pleins de larmes l'acte de session de ses fils, ses chers enfants au pays, pour l'aider à se défendre dans cette dure épreuve.

Quel sublime sacrifice ! François et Edouard se rendirent à Saint-Nicolas et le soir ils revinrent en uniforme à Tamise pour venir faire leurs adieux à leurs parents et connaissances.

Ils furent incorporés tous deux au 3e de ligne, plus tard ils passèrent au 23e, puis au 24e.

Edouard était très préoccupé de la santé de François dont la faible constitution le faisait souffrir beaucoup.

Et bien souvent on vit Edouard porter deux havre-sacs et conduisant son frère par les longs et durs chemins vers le cantonnement. Edouard était un enfant de la réalité et sut merveilleusement tirer parti de toutes choses.

François avait comme un pressentiment qu'il succomberait pendant la guerre. Il en causa à ses bons amis et dans un poème il l'avait écrit : « Je mourrai loin de

mon pays. » Et maintenant : en 1917 la prédiction se réalisa.

Les deux frères avaient juré de s'entraider mutuellement, même s'ils devaient mourir ensemble.

Dans tout le régiment ils étaient connus pour leur amour mutuel. Ils furent fidèles à leur serment en 1917.

Lorsque se répandit la nouvelle : « Les frères Van Raemdonck sont morts ensemble », elle étonna douloureusement tous les hommes, si habitués qu'ils étaient à l'idée de la mort.

Un camarade décrivit le drame de la façon suivante : « Notre compagnie avait reçu l'ordre de s'emparer de la première ligne allemande. Le joyeux printemps nous fit bouillir le sang dans les veines.

Chacun de nous sentit bouillonner et lui la bonne vieille ardeur guerrière. Pendant qu'un bruit joyeux parcourait les rangs, les deux frères, sergents se mirent un peu à l'écart.

Que se passa-t-il dans leur âme ? Ils pensèrent évidemment à la maison, à leurs chers parents qui les attendaient avec une impatience fébrile, ils pensaient bien aux amis, mais, généreusement fidèles à leur pays ils se serrèrent la main, et dans le frisson qu'ils avaient ressenti à la vision de la mort prochaine ils jurèrent de ne pas revenir l'un sans l'autre.

Il était trois heures du matin. Le ciel noir était triste et sombre : les hommes s'étaient mis aux rangs en ajustant les grenades et les poignards. Conduits par notre commandant nous nous engageâmes sur les passerelles et enfin, sur une passerelle unique nous traversâmes l'Yser, l'Yser sacré et sanglant.

Ce que nous ressentîmes à ce moment est impossible de décrire. Chacun, connaissant son devoir, se rendit à l'endroit lui désigné.



Le bois de La Laufée.

Ce fut le calme plat pendant un instant : puis tout à coup des éclairs sillonnèrent l'obscurité. Sous le martèlement d'un bombardement nourri nous nous élançâmes tous ensemble dans la tranchée allemande. De terribles duels s'engagèrent. Le sang bouillonne. Nous lançons des grenades par poignées et entendons des hurlements. Et nous continuons ce jeu jusqu'à ce que le calme se rétablisse. Par-ci par-là nous cueillons un Allemand et le menons à l'arrière. Tout cela fut l'ouvrage d'un instant.

Un affreux duel d'artillerie s'est engagé et sous un tonnerre horrible nous regagnons, après notre œuvre sanglante, nos tranchées, avec le sourire du triomphe aux lèvres.

Lorsque nous comptâmes les hommes il y eut trois manquants : un Wallon dont les derniers mots étaient : « J'ai une sœur à venger », et les deux frères sergents Van Raemdonck !

La nouvelle, douloureuse et pénible se répandit avec rapidité : Nous les avions tant aimés. Et ils étaient donc morts ? Que s'était-il donc passé ? Personne sans doute ne comprendra jamais la grandeur tragique de leur mort, car nous pouvons, pauvres mortels, si difficilement dépendre nos sentiments !

Le soldat wallon fut mortellement blessé dans la tranchée allemande en un duel tragique. François qui avait conquis cette tranchée avec ses hommes était tombé sur cette épave sanglante. Dans sa générosité, que nous lui connaissons, il se sera efforcé de retirer le camarade blessé vers l'arrière.

Voyez donc, comment il se sacrifie et s'esquinte, voulant faire plus que ses forces le permettent !

Voyez le soulever le corps si lourd, le transporter doucement par-dessus le talus et puis trébuchant dans les trous d'obus et les fils de fer barbelés, entouré des éclats d'obus ; comme un ange de charité il aura essayé de reconduire le camarade blessé derrière un abri ! Il n'aura sans doute pas même senti qu'il était lui-même blessé pendant ce calvaire de charité et qu'il perdait du sang en abondance. Mais, épuisé, presque hors d'haleine il aura déposé son camarade blessé derrière l'abri d'un premier arbre, et là, sans forces avec le râle dans la gorge, il aura attendu et appelé son frère Edouard.

Et Edouard donc ! Il avait déjà abattu trois Allemands et par son courage détruit les moyens de communication de l'ennemi : il était déjà revenu à l'arrière avec ses hommes, après le devoir accompli... et tout à coup il s'arrêta net, près de l'Yser à l'endroit convenu par les deux frères.

De ses yeux clairs et vifs il regarda autour de lui, et ne trouvant point son frère, il refusa de repasser l'Yser et sous le duel menaçant d'artillerie, démonté et écœuré de colère, de douleur et d'amour il s'en fut à la recherche de son frère.

Ici, la plume refuse de continuer à tracer le tableau, et je laisse à vos sentiments le soin de puiser dans cet immense amour fraternel.

Nous savons seulement que dix-huit jours après, au milieu de l'arène dont deux tranchées ennemies forment le théâtre sanglant, on retrouva les deux frères, enlacés à tout jamais... morts !

Cela se passa à Steenstraete. On avait enterré les deux frères ensemble sur place. Plus tard, on ne retrouva plus leur tombe. L'offensive aurait retourné le sol et dispersé leurs ossements.

Et voilà un fait entre beaucoup. N'est-ce pas que parmi nos soldats montant la garde à l'Yser le sentiment du devoir était bien vif ?

Et maintenant, par ces bruits d'offensive on espère, que pour les Belges aussi avait sonné l'heure de faire cesser cette garde interminable et de se frayer le chemin qui conduisait au foyer.

Les Allemands se tinrent sur leur garde... On vit plus de ballons captifs se dessiner sur l'azur du ciel. Les télégrammes du Kaiser firent connaître par le monde entier que jamais on n'avait connu un bombardement comme celui que faisait rage dans les Flandres. L'état-major fit amener plus d'artillerie et renforça ses troupes.

Le 13 juillet, il y eut des combats aériens entre les escadrilles comptant chacune plus de trente appareils. Ainsi arriva le 31 juillet, la journée terrible.

L'OFFENSIVE DANS LES FLANDRES EN 1917.

Batailles de Bixschoote et de Langemarck.

Bixschoote n'était plus un nom inconnu. Auparavant le village s'étendait paisiblement entre Langemarck et Steenstraete, derrière le canal d'Ypres à l'Yser.

En 1914 la population avait dû s'enfuir vers l'Ouest et Français et Allemands s'y étaient battus entre les maisons et dans les jardins.

L'endroit passa souvent d'une main à l'autre, mais resta finalement aux mains des impériaux.

En 1915, il y eut une lutte terrible entre Steenstraete et Pilkem, et nous savons comment les Belges sauvèrent la situation au moment critique.

Maintenant, en 1917, avant l'offensive, la ligne courait comme suit : de Dixmude à Noordschoote, les Belges, puis jusque Boesinghe, les Français, sous les ordres du général Anthoni.

De Boesinghe le front allait par le canal le long de Wieltje, Verloren Hoek (coin perdu) devant Ypres, vers Zillebeke, Oosttaverne, Gapaard à la Lys, vers Waasten (qui était aux mains des Allemands). Ce dernier secteur était occupé par l'armée anglaise du général Fergusson (Anglais, Ecosseis, Gallais et Australiens).

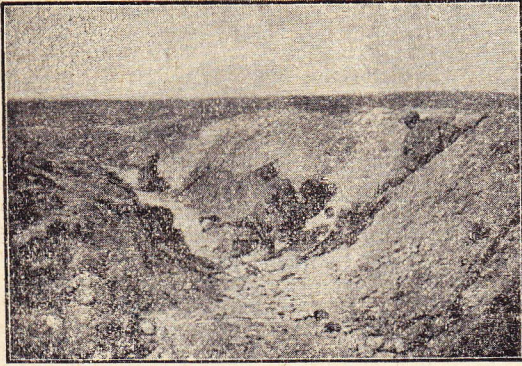
Les Allemands avaient opposé aux alliés la IV^e armée, de Sixte von Arnim, groupe de Rupprecht de Bavière ; 13 divisions de Bavares et de Prussiens et 3 divisions de réserve.

Dans la nuit du 31 juillet, les Français franchirent le canal sur 29 points. L'attaque se déclancha à quatre heures. Il pleuvait.

Les Français s'élançèrent par le « no man's land » un endroit sauvage semé de trous d'obus.

L'artillerie, le gaz, les liquides enflammés causèrent de terribles ravages dans les six divisions allemandes qui se trouvaient là. Les survivants cédèrent et bientôt succombèrent Bixschoote et Korteheer, une auberge, transformée en redoute, sur la route de Langemarck. Les Français atteignirent le ruisseau Saint-Jean. Les Allemands réagirent : ils furent repoussés.

Les Anglais s'élançèrent en même temps en avant ; un premier groupe Essen et Krupp étaient abandonnées. À Pilkem la résistance fut faible. Les Anglais arrivèrent à Kortebeek. À leur droite, un second groupe atteignit les ruines de Langemarck ; un troisième partit de Wieltje et s'empara de St-Julien, sur la route Ypres-Bruges ; un quatrième groupe suivit la route du chemin de fer Ypres-Roulers et conquit Frezenberg. La sixième colonne avait comme axe d'opération le chemin Ypres-Menin qui est très accidenté ! Ici le terrain se prêtait mieux à la résistance et les Anglais durent briser la résistance allemande par de durs et sanglants combats près de Hooge et de Sanctuary-wood.



Le "Mort homme".

Ils restèrent cependant maîtres de la situation. Des contre-attaques se déclanchèrent et la lutte dura, âpre, toute la journée. L'aile extrême droite, les septième et huitième colonnes prirent Hollebeke et Basse-Ville.

A la tombée de la nuit on avait fait une avance de 2 1/2 à 3 km, sur un front de 20 kilomètres.

On avait pris 6000 prisonniers. Les pertes furent lourdes, de part et d'autre.

Le 1 août, il pleuvait abondamment. Les trous d'obus étaient convertis en mares remplies d'eau.

Et on devait s'y abriter avec de l'eau jusqu'aux épaules. L'artillerie avait nettoyé le terrain, mais n'avait pas détruit les abris bétonnés qui étaient autant de nids de mitrailleuses envoyant des balles rasant ce désert. Les Allemands amenèrent leurs réserves. Ils refoulèrent les Anglais près de Langemark, Westhoek et Saint-Julien, reprirent ces lieux et rejetèrent l'ennemi au-delà du ruisseau Saint-Jean.

Le 3, les Anglais reprirent Saint-Julien.

Les armées avançaient et reculaient comme le flux et le reflux, abandonnant chaque fois beaucoup de morts sur le terrain. Les Français prirent des fermes près de Langemark.

Et il pleuvait toujours. Ainsi la bataille faisait toujours rage au même endroit : on se battait dans des cloaques et des marécages.

Le 5, les Allemands prirent Hollebeke et le perdirent peu après. Cela dura jusqu'au 10.

On avait accompli de nombreux actes d'héroïsme.

Les Anglais se battirent avec le mépris de la mort.

Près de Hooze se trouvait un bois que les Anglais avaient baptisé « la forêt des Zouaves ». Le nom du major George Jame Christie s'attacha à ce bois.

Le 9e Argyll et Sutherland Highlanders occupaient le bois et durent renforcer le 2e Camerons. Deux compagnies partirent, sous les ordres du major Christie, qui conduisit ses hommes sous un violent bombardement, au-dessus de la route de Menin, à deux cents mètres à l'ouest de Hooze.

Les soldats y creusèrent des tranchées. Un peu plus tard Christie reçut l'ordre de transporter une compagnie plus vers le sud, près du Sanctuary wood. Les hommes s'élançèrent en entonnant le cri de combat « Good old 9th Argylls! » Des camarades tombèrent mais les autres avancèrent sans hésiter.

Une âcre odeur de gaz flottait en l'air. La tranchée qui servait d'appui était sur le point d'être perdue.

« Here are the Argyll's » entendit-on. Les défenseurs épuisés des Camerons aperçurent leurs sauveteurs et reprirent courage.

Les baïonnettes brillèrent, et les Allemands qui avaient déjà pris pied dans la tranchée furent refoulés d'un élan irrésistible.

Les Argylls et les Camerons attendirent alors les événements. Tout à coup ils virent apparaître une compagnie de camarades : les hommes en effet portaient l'uniforme des Camerons. Ils s'avancèrent à travers le bois de Bellewaarde au nord de Menin et se dirigèrent vers les tranchées du 9e.

Était-ce des Anglais ou des Allemands déguisés ? On avait déjà eu des preuves de semblables stratagèmes de la part de l'ennemi.

La réponse vint du 9e qui commença, à tirer avec frénésie.

D'autres compagnies du 9e Argylls débouchèrent du bois des Zouaves. Leur commandant, le lieutenant-colonel Clark avait été tué.

Le major Christie comprit que le 9e avait besoin de secours dans sa lutte contre les Allemands déguisés, parce qu'il reculait déjà.

La situation devint critique. Le major Christie qui, après la mort de Clark, avait pris le commandement de tous les Argylls retira toutes ses troupes dans le bois des Zouaves. Trois cents hommes du régiment étaient déjà morts ou blessés.

Un ballon captif allemand s'aperçut de sa manœuvre et immédiatement le bois des Zouaves fut pris sous le feu de l'artillerie. L'abri de Christie fut touché par deux fois, mais comme par miracle, le major ne fut pas blessé.

Pas un arbre fut épargné. Le bois comptait encore quelques rares arbres aux branches presque toutes arrachées. Beaucoup de morts jonchaient le sol labouré, au milieu d'armes brisées, de sacs éventrés, parmi des éclats de bois des arbres déracinés, entre les trous d'obus.

Mais les Argylls tinrent bon. Enfin ils furent relevés et se rendirent au repos à Poperinghe. Mais le repos ne dura qu'un jour. Le régiment dut retourner en toute hâte à Saint-Jean. Les Allemands lancèrent des obus asphyxiants puis les attaquèrent.

Le major Christie conduisit ses hommes. Ceux-ci se lancèrent à l'assaut. Ce fut terrible. Leurs compagnons tués par le gaz gisaient partout. Des blessés criaient au secours. La bataille fut rude. Les Allemands durent reculer. Christie avait cherché du renfort dans les environs mais ce fut peine inutile. Chacun devait compter sur ses propres moyens.

Le malheureux officier fut lui-même grièvement blessé à la jambe. Le tambour Bell et un de ses fidèles soldats l'emportèrent. Il plut des obus. Bell se posa souvent en bouclier entre son chef et le feu.

« Laissez-moi et sauvez-vous » répéta souvent Christie, mais ses servants ne voulurent rien entendre. Christie arriva à l'hôpital. Il guérit mais fut inapte à tout service.

Que d'épisodes semblables ne pourrait-on citer.

Onze jours s'étaient écoulés. L'offensive se calma ; les Allemands crièrent déjà partout à l'échec, mais des jours bien sombres les attendaient.

Du 7 au 10 août l'artillerie resta seule active. Le 10, les Anglais prirent Westhoek.

Du 10 au 16 le calme se rétablit, mais le 16 recommencèrent les combats d'infanterie. Et il pleuvait toujours.

Les Français prirent la tête de pont de Drie-Grachten. Les Anglais reprirent Langemark et poussèrent encore 800 mètres plus loin. Mais ce n'était pas une avance.

Les Allemands appliquaient la méthode Hindenburg. Ils attirèrent les assaillants sur un terrain labouré par les obus, et lorsqu'il était exténué, l'artillerie fut déclanchée sur eux et des troupes d'assaut furent engagées.

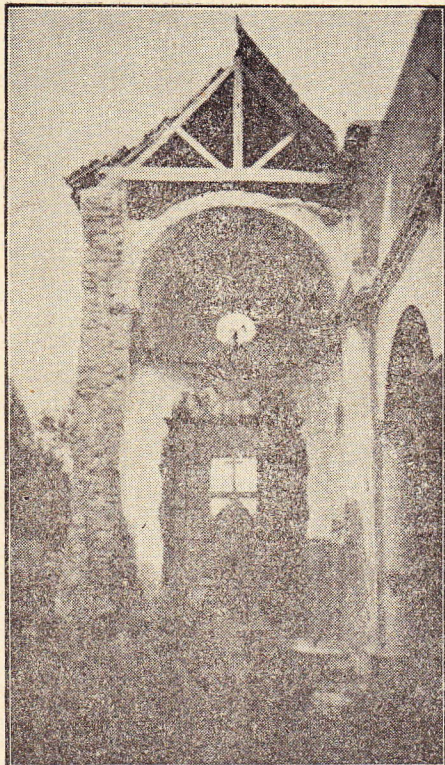
Il en arriva ainsi à l'occasion. Les Anglais parvinrent jusque Poelcapelle, y perdirent beaucoup d'hommes et le restant fut refoulé jusqu'à Langemark. Il en fut de même près de Westhoek. Les Anglais percèrent jusqu'au bois du Polygone dont débouchèrent tout à coup des troupes de réserve qui refoulèrent l'ennemi.

Ce jour avait été des plus sanglants. Les communiqués parlèrent de la capture de 2400 prisonniers et de 24 canons mais n'indiquèrent le nombre ni des morts ni des blessés.

Le 17 les Français avancèrent un peu vers Draaibank mais ils furent arrêtés par un véritable marais. Le 19 les Anglais employèrent des tanks précédés de brouillard artificiel à Langemark, mais ils n'obtinrent pas de résultat décisif. Et après cette tempête, le calme se rétablit une fois de plus en Flandre.

L'OFFENSIVE DANS LES FLANDRES EN 1917.

La bataille près de la forêt d'Houthulst, Conquête de Poelcapelle.



L'église d'Augreau, bombardée et détruite par les Boches.

Les communiqués notèrent des combats d'artillerie. Ce fut un tonnerre effrayant qui fut entendu jusque bien loin en France et en Hollande.

Le 22 août, les Anglais, à l'aide de tanks prirent la partie occidentale de la forêt Iverness au nord de Geluwvelt, près de la route Ypres-Menin.

Longtemps on s'était battu aussi dans le Nord de la France. Le 15 août les Canadiens déclanchèrent l'offensive dans le bassin houiller de Lens, s'emparèrent de la côte 70 et de quelques points fortifiés, encerclèrent plus fort la ville mais ne purent en déloger les Allemands.

Le combat se calma de plus en plus. Nous ne pouvons nous étendre ici sur des succès locaux, la prise d'une tranchée, d'une ferme, d'un bosquet, la perte et la reprise de ces mêmes points. Durant un mois entier les communiqués ne dirent pas grand'chose.

Il est vrai que le mauvais temps persistait et que les environs d'Ypres devinrent de véritables marais.

En France aussi, près du Mort-Homme et le Chaume, les Français firent des attaques.

Le 20 août on livra une bataille terrible; les alliés firent 8000 prisonniers. On dégagait Verdun de ce fait.

Les résultats de l'offensive étaient donc médiocres jusqu'ici.

Le 20 septembre les Anglais reprirent le combat près de Geluwvelt. Ils conquièrent le bois Inverness, la forêt Glencorse, les bois des Béguines et une partie de la forêt du Polygone, plus quelques fermes devenues célèbres: Potdam, Vampire, Barry (sur la route Ypres-Roulers) Hérian et Gall'poll, plus à gauche. Ce fut une lutte effrayante avec des lance-flammes, des tanks et des avions.

Les pertes étaient lourdes, les sacrifices nombreux, mais on n'obtint toujours pas Passchendale, Becelare et Geluwvelt, des points que nous occupions en 1914.

Le 25 les Anglais prirent la forêt du Polygone et Zonnebeke. Mais la forêt d'Houthulst resta une position imprenable. Poelcapelle obstrua toujours la route vers Roulers. Septembre n'apporta plus d'autres résultats.

Le 4 octobre les Anglais passèrent de nouveau à l'attaque, entre Langemark et Geluwvelt.

Il semble que les Allemands furent surpris. Le mois de septembre s'était passé dans le calme et ils croyaient que les Anglais étaient épuisés.

Les Allemands avaient eux-mêmes projeté une offensive et avaient amené cinq divisions sur le front des Flandres entre Poelcapelle et Geluwvelt.

Il semble bien d'ailleurs qu'il y eut là, de la part des Allemands, une défaillance tout au moins locale. La veille de l'engagement était parti des tranchées ennemies cet étrange message: «Chers Tommies, le tommy allemand vous adresse ses meilleures salutations. Quand y aura-t-il la paix? Répondez de suite.

Leur général von Kuhn se plaignit d'ailleurs de l'entrée en ligne tardive des réserves. Celles-ci devaient rester prêtes chaque fois que l'ennemi attaquerait et entrer en action sitôt qu'on avait attiré l'ennemi sur le terrain soi-disant abandonné.

Le découragement règne parmi les troupes et l'autorité allemande prit même des mesures contre les désertions. Car sur ce même terrain des milliers de morts tombaient depuis deux mois et d'autres milliers y furent blessés. Puis, de la patrie arrivèrent des lettres avec des plaintes au sujet de la faim et de la misère. L'hiver approchait et combien grande serait la misère, à la maison si bien qu'aux armées.

Écoutons quelques nouvelles concernant les désertions annotées et expédiées à la frontière hollandaise, qui était pour les Allemands dans les Flandres, le seul chemin du salut et de la liberté!

Aussi écrit en septembre 1917 un correspondant dans la Flandre-Zélandaise.

Quatre déserteurs allemands, des fantassins sont parvenus à s'enfuir du front d'Ypres. Après avoir enterré leurs uniformes et avoir mis des habits civils, ils se sont mis en route et ont atteint le barrage de la frontière en trois jours.

L'un d'eux occupait dans la vie civile une situation très en vue. Il parla en de termes très amères de la



Le général Biebuyck.



Général Foch décore des soldats et des officiers belges.

vie actuelle du soldat allemand mais aussi avec amour de son pays ce qu'il raconte est étonnant et confirme le communiqué anglais qui annonça de lourdes pertes allemandes à Ypres depuis une semaine.

S'il n'y avait pas de barrage à la frontière et une surveillance sévère en Flandre, les déserteurs n'arriveraient pas par centaines, mais par milliers nous assure-t-il, et les autres acquiescèrent. La bataille près d'Ypres fut horrible ces derniers temps. D'un groupe de 482 hommes, auquel ils appartenaient, il n'en était échappé, que 19. Tous les autres furent tués ou gravement blessés, pour la plupart le lundi de la semaine précédente. La bataille y reste désespérée.

L'Anglais est un adversaire valeureux. Il considère la guerre comme un sport.

Rien ne l'effraie et les Allemands comprennent bien maintenant combien ils avaient été trompés quand on leur avait dépeint l'armée anglaise comme négligeable. Cependant, les soldats pensent que la décision ne sera jamais acquiescé à Ypres et que la fin du conflit se décidera pas en cet endroit.

Près du Geluwvelt les mêmes tranchées sont tour à tour occupées par les deux adversaires.

L'autorité allemande craint des troubles dans ses propres armées et prend des mesures très sévères.

Ce fut la cause de la désertion de ces hommes.

Ils avaient même été impliqués dans une affaire de rébellion. La question de l'alimentation fut l'origine. Les déserteurs nous montrèrent le pain qu'on leur procurait. Un boulanger des environs l'examina et constata qu'il se composait de maïs et de froment de qualité très médiocre.

« Il y eut des plaintes continuelles concernant la nourriture, racontaient les Allemands.

Ainsi, un peu avant notre fuite, un lieutenant nous insulta et nous dit que tout était excellent. On nous donna alors des boîtes de viande conservée qui donna une soif terrible.

Monter la garde devint une punition parce que l'eau des ruisseaux et des fossés est dangereux à cause de l'infection causée par les nombreux cadavres. Une rixe éclata et le lieutenant giffla un soldat, mais celui-ci répondit par un coup de matraque en caoutchouc dans la nuque de l'officier. Il s'en suivit une enquête sévère et nous vîmes fusiller neuf de nos camarades.

Une autre cause de sédition est la sensation d'être conduit comme du bétail. Ainsi à l'attaque près de Geluwvelt nous devons faire un assaut à la baïonnette sur les Anglais Nos propres hommes se trouvaient derrière nous ayant reçu l'ordre de tirer sur quiconque essayait de reculer.

Nous avions donc la mort dans le dos si bien que devant nous. Que restait-il donc à faire, sinon obéir? De plus, des punitions très sévères pleuvent sur les hésitants on les place dans les endroits les plus dan-

gereux dans les postes d'écoute, là, où on craint continuellement des explosions de mines, et on leur confie toujours les plus sales corvées.

Il règne aussi du mécontentement au sujet du peu d'égard pour les malades. Un de nos camarades était raide de rhumatisme et exténué de fatigue. Il dut cependant monter la garde et ne put se reposer. Nous avons encore fait sa faction pour lui donner du repos.

Les déserteurs désespéraient de l'issue du combat.

Tout ce qu'on leur avait fait entrevoir n'avait pas eu de résultat. Après la dernière boucherie de lundi ils étaient partis pour la frontière.

S'ils avaient été repris par les gendarmes, mais, en tout état de cause ils préféraient encore, la mort rapide à la vie du front.

Un d'eux parlait un allemand plat, ce qui lui vint très à l'aise en Flandre. Dans la nuit du mardi au mercredi ils tentèrent le passage de la frontière, un peu à l'est de Middelburg. Ils glissèrent un tonneau entre les fils électrifiés et mirent une capote caoutchoutée de chauffeur à l'intérieur. Le passage réussit à merveille. Ils franchirent un talus et se crurent en territoire hollandais quoiqu'ils savaient que le barrage de fils de fer ne suivait pas la frontière partout.

Ils hésitèrent quelque peu quand ils rencontrèrent la voie rouillée d'une ligne de tram. L'un d'eux partit en reconnaissance et apporta bientôt la bonne nouvelle qu'ils étaient en effet en territoire hollandais. Le jour suivant arriva encore un déserteur de l'Yser, où les anglais avaient essayé encore à plusieurs reprises de reprendre le terrain perdu près de Lombaertzijde.

Ce déserteur était malade. Plus d'une fois il avait monté la garde près de Stuyvekenskerke pendant plus de huit heures dans l'eau jusqu'à la poitrine. Des camarades succombèrent à ses côtés. De temps à autre on entendit un cri, le râle des leurs qui se noyait. Des cadavres flottaient sur l'Yser. Des fois la punition était insupportable. Les blessés, que l'on ne pouvait atteindre, se lamentaient jusqu'à ce que la mort eut pitié d'eux. Il appelle les Belges des hommes vite fâchés. En entendant prononcer le mot d'Anglais ses yeux brillèrent.

On ne parle maintenant plus de Calais, mais on voit s'approcher l'hiver avec effroi. Encore une fois de la neige et de l'eau. Ils recevaient assez de pain mais la viande se faisait rare. Pendant cinq mois ce désespéré avait enduré la misère dans les tranchées. Il était en dernier lieu à Lessinghe. De là il s'enfuit habillé en civil. Pour éviter la rencontre des sentinelles sur les ponts il traversa les canaux et les rivières à la nage. Il se cache pendant le jour, et la nuit il chercha son chemin, en rampant la plupart de temps. Pendant l'obscurité il mendia sa nourriture. Il lui fallut cinquante six jours pour arriver de Lessinghe à la frontière hollandaise. A Selzaete il avait vu la Hollande mais n'é-



Le général De Lobbe.

taît absolument pas parvenu à y pénétrer. Il est marié et père d'un enfant. A Eindhoven il rencontra trois camarades, des Uhlans déserteurs. Ils chercheront maintenant la route ensemble.

Voilà des récits de la Flandre.

Des milliers de soldats, des milliers de femmes et de mères frissonnent à ce nom de la Flandre, ce pays jadis si beau, si paisible... La guerre l'a converti en un enfer.

Puis le correspondant rencontra un déserteur du secteur de Langemark et écrivit :

«Ce militaire avait déserté après avoir reçu une blessure à la poitrine près de Poelcapelle (non loin de Roulers). Pendant trois jours il était resté couché derrière un bosquet et avait souffert horriblement. Alors il fut pris par l'horreur de la guerre et ne voulut plus rester après sa guérison. J'en serais devenu fou, déclare-t-il. Ah oui, bien de systèmes nerveux sont cruellement attaqués dans ces tranchées boueuses et inondées, pendant la garde durant des semaines entières, dans l'ombre de la mort qui fauche et terrasse autour des soldats.

Souvent quand j'entends les soldats raconter du front je pense au mot qu'écrivit un Français des tranchées :

«Notre mérite et notre gloire seront de n'être pas devenus fous».

«Cela dure bien», «n'y a-t-il de l'avance» «on n'avance guère, sont des mots que l'on dit avec indifférence... loin de front, on ne connaît la guerre que par le récit des journaux. Mais celui qui habite près du front frissonne à chaque instant.

«Devant ma porte» me raconta une femme de Roulers, «s'arrêtèrent des automobiles. Toute une rangée.. Je ne pouvais les regarder, et cependant je devais. Ils étaient remplis de blessés sommairement pansés. C'était des Allemands, nos ennemis donc... c'étaient tout-de-même les enfants de quelqu'un. Devant nous un blessé se mourrait. Un camarade lui présentait un verre de vin. Le blessé secoua la tête. L'ami lui présentait un quartier de pomme... la tête secoua de nouveau tristement... Ah ces traits tirés par la souffrance et la douleur!... cette teinte cadavérique!... et quand on a alors aussi un être cher à la guerre !

Un autre déserteur nous parla de la lutte de Zonnebeke où l'on se battait dans des trous d'obus remplis d'eau sale et boueuse. Il avait vu des blessés qui ne savaient plus se sauver et que les brancardiers ne pouvaient absolument pas atteindre, se noyer dans

ces trous. Dans certains entonnoirs l'eau se teinte parfois rouge de sang. Il appela la bataille, une tuerie. Il n'y a pas question de passer, ni pour l'un ni pour l'autre des partis.

Dans la partie avancée du terrain on ne creusait plus de tranchées, mais on y construisit des blockhaus en béton, appelés «pill boxes» par les Anglais et de ces abris, les mitrailleuses livraient la bataille. Lorsque les blockhaus étaient détruits, les assaillants se butèrent sur les tranchées et les troupes de réserve qui les repoussaient. Pourquoi se battait on ? C'est la question que l'homme s'était posée. Et il s'était enfui. Il lui avait fallu quatorze jours pour faire la route de Zonnebeke à la frontière, un trajet que l'on peut facilement faire en un jour. «Je me cachai dans les broussailles, me raconta l'homme». J'y attendai la nuit et alors je me glissai dans une maison vide en ruines. J'y trouvai des habits abandonnés par les habitants enfuis. J'y laissai donc mon uniforme. Cette nuit-là j'arrivai jusque près de Dadizeele, presque en rempant. Je me cachai dans le taillis et je m'y tiens biencoi pendant toute la journée. J'étais armé d'un revolver et décidé à me défendre à outrance en cas de besoin. Si j'étais resté au front j'y serais tombé quand même. Me tuait-on pendant la fuite la chose était pareille. Mais cette fois-ci j'avais tout de même une chance d'être sauvé. La seconde nuit je me glissai de Dadizeele à Roulers. Je résolus de passer par la ville pendant le jour. Car à Roulers il y a encore bien des civils ! Pourquoi attirerais-je spécialement l'attention ? Qui ne risque rien, n'a rien. Je me dirigeai donc vers le petit dock. Des civils y déchargeaient des bateaux. Pour ne pas éveiller l'attention, je restai regarder comme les autres. On déchargeait des provisions qui venaient de l'Amérique. J'allai plus loin, sur la route d'Ardoye. Je passai une sentinelle qui ne me demanda rien. Jugez comme le cœur devait me battre lorsque je passai en civil devant les soldats. Maintenant il s'agissait de prendre garde. Vers le nord se trouvait Thielt où résidait le Grand Quartier-Général. Et je compris que dans cette région la surveillance devait être étroite. Alors il m'a fallu dix jours pour atteindre la frontière. J'évitais les routes et les chemins de traverse : je ne marchais qu'en plein champ. Je me reposais pendant deux jours, quand je vis qu'il y avait des mouvements de troupe. Je voyageais donc la nuit. Tantôt je tombais dans un ruisseau, tantôt je rencontrais un fossé. Pendant le jour je fis sécher mes habits. J'achetai ou mendiai ma nourriture le soir pendant l'obscurité.

Je ne voulus pas compromettre des civils, et puis je n'avais pas confiance dans tous les civils. D'aucuns, de peur des punitions appliquées à ceux qui favorisaient la désertion, auraient bien pu me trahir. Enfin ! enfin ! j'arrivai en Hollande. Ainsi donc, on les vit arriver comme des messagers de la misère qui revenait dans les Flandres. Il arriva aussi des Français et des Anglais, quelques uns seulement, pas des déserteurs, mais des prisonniers qui étaient parvenus à s'enfuir. Le correspondant susdit écrivit encore : «La mort de ce soldat français qui fut électrocuté près de Eede, fut bien tragique. L'homme venait du front du nord de la France. Durant un combat les Français et les Allemands s'avancèrent tellement les uns dans les autres que de part et d'autre beaucoup d'hommes furent faits prisonniers. Le Français fut aussi séparé de ses camarades. Mais il sut se cacher et s'enfuir pendant la nuit. Il se trouvait maintenant en territoire français occupé. Son unique désir fut de regagner le front qu'il venait de quitter à peine. Mais il dut évidemment faire le détour par la Belgique, la Hollande et l'Angleterre. Il parvint à se procurer des habits civils et entreprit la première partie de son voyage la plus dangereuse.

Il atteignit sans encombre Maldeghem. Il était encore à une demi-heure de la Hollande. A-t-il cru le danger moindre qu'il ne l'était ? Après que les plus gros dangers du voyage étaient évités devait-il venir mourir misérablement à un mètre du pays libre ? Sa



L'église de Noordschote.

mort fut pénible en effet parce que ceux qui sont électrocutés vivent encore quelques instants et le plus souvent on entend leur hurlement horrible dans le silence de la nuit.

Peu avant sa mort le soldat français avait conté ses aventures à un habitant de la frontière. Mais assez à ce sujet. Nous avons maintenant une idée du moral des troupes. Mais la discipline allemande était encore solide et l'heure de la révolution ne sonnerait encore que bien plus tard.

* * *

Les cinq divisions que les allemands avaient amenées avaient été surprises par l'attaque du 4 octobre et reculèrent. Onze tanks s'étaient avancées, franchirent les trous d'obus, brisèrent les fils de fer barbelés et rasèrent les «pill boxes». Effrayés, les Allemands s'étaient enfui en tous sens mais tombèrent sous les balles de ces monstres qui crachaient la mort dans tous les sens. Ainsi les tanks balayèrent le terrain entre Saint Julien et Poelcapelle et s'emparèrent même des fermes Terrier et Gloucester devant ce dernier village.

L'infanterie survint et se rendit maître de 's Graven- tafel et de Becelare près du Polderbosch. Le temps était toujours mauvais et ce jour la tempête faisait rage. On dut camper tout mouillé dans la boue, avec souvent de l'eau jusqu'à la poitrine. Dans cette position on dut essuyer le feu intense de l'artillerie.

Pour transporter un blessé sur ce terrain glissant il fallait quatre hommes, et on ne parvint encore qu'à faire un kilomètre à l'heure.

Les Anglais perdirent plus d'hommes à cause de l'impossibilité de transporter les blessés qui mouraient misérablement faute de soins, que par les obus.

Tel était l'état dans lequel était réduite la Flandre. Et cette douleur vous frappait encore plus quand on pensait au passé de cette contrée, quand on connaît ces villages prospères et heureux dans ce centre ensolleillé de West-Flandre, quand on sait se la représenter avec ses fermes et ses moulins dans le paysage ondulant, quand il vous semble entendre murmurer le vent dans les bois, sur les champs de blé, à travers les

vergers fleuris, quand on a entendu déjà la chanson des sarcleuses de lin, le sifflotage des paysans et les paysannes, si simples, si généreux, et, malgré leurs défauts, si honnêtes et si fidèles.

Ah, comme on a souffert en ces contrées. Et tous les lazarets, l'église de Dadizeele, celle de Roozebeke et les couvents de Menin, Wervicq et Courtrai, le Séminaire de Roulers, tout était rempli de blessés, le sanctuaire de Lendeledé devint une ambulance et des trains entiers transportèrent sans arrêter, des blessés vers le nord et l'est. Ces jours là les cimetières militaires de Hooge, Becelare, Roozebeke, Moorslede, Kruiseike et d'autres champs des morts dans la contrée s'étendèrent considérablement.

Mais de l'autre côté aussi il y eut beaucoup de pertes et beaucoup de civils mêmes furent tués.

Le centre anglais faisait donc saillie sur les ailes droite et gauche. A gauche surtout le danger était sérieux à cause de la forêt d'Houthulst. Nous entendrions encore bien souvent nommer cette forêt. Après la guerre elle serait presque totalement disparue. Tâchons de nous en faire une idée bien déterminée.

La forêt d'Houthulst, appelée le « Vrijbusch » et vu le souvenir du bandit Bakelandt et de sa bande semblait encore très vivace, était bien plus étendue auparavant. Elle s'étendait entre les villages d'Houthulst (dont le couvent servait de lazaret aux Allemands et devant lequel se trouvait un grand cimetière) Langemark, Klerken et Merckem.

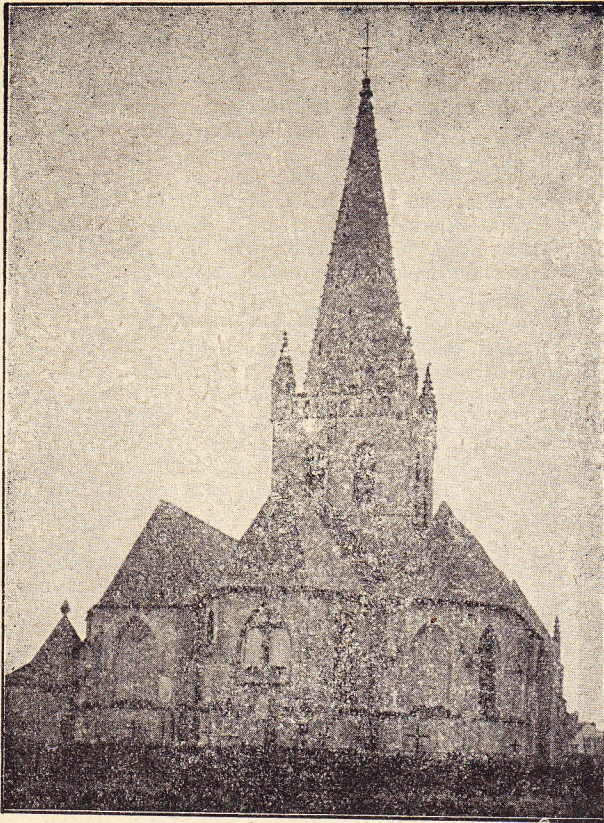
Un hameau de Merkem et un nom cité dans les communiqués, est Langewade, sur la route Dixmude-Ypres. On y vit une très vieille chapelle, bâtie au onzième siècle, mais agrandie et réparée depuis. En face de cette chapelle se trouvait une seule maison, un estaminet «In de Langewade». La chapelle était un lieu de pèlerinage. Tous les jours il arrive des visiteurs et tous les samedis on y fit la messe, mais le grand pèlerinage commençait à l'Assomption, il durait huit jours et donna lieu à la Kermesse. La chapelle avait été convertie en un point d'appui bétonné pour lequel les Français et les Allemands avaient combattu terriblement déjà. Les habitants de la forêt d'Houthulst, appelés «Boschkanter» étaient des hommes de la nature, rudes mais honnêtes. Leur parole valait mieux qu'un chiffon de papier et quand un étranger, traitait affaires avec eux exigeait des papiers on lui dit: «allez votre chemin... si nous n'avons pas confiance l'un dans l'autre il vaut mieux que nous ne fassions pas des affaires».

Les hommes et les jeunes gens s'en allaient pendant des mois entiers pour aller vendre des balais. Ils tenaient à la vie normale et libre. On ne parvenait pas à les enfermer dans les fabriques quoique le progrès du nouveau siècle amena une fabrique de broches à Houthulst. Bien des habitants de Klerken par exemple, continuèrent à voyager, comme remouleurs ambulants, rétameurs et même comme forains avec une baraque de tir. A la kermesse ils revenaient tous au bois.

Auparavant les enfants couraient à moitié nus dans le bois. Sous cette sauvagerie extérieure se cachait cependant de sérieux principes d'hygiène. Mais on ne se plierait que difficilement aux nouvelles méthodes.

Près du hameau Bultehoek, la forêt commença près de l'auberge bien connue «De Melane» encore un point sanglant ainsi que le château de Monsieur Maes, d'Iseghem, qui fut député de Dixmude. Le Bultehoek comptait environ une cinquantaine de maisons, dont plusieurs construites en bois et en argile. Au Boschkant on se souciait fort peu d'architecte, de plans, de lignes de structure et d'autres procédés modernes. Lorsqu'un jeune homme se mariait au Mangelare il recevait comme dot un franc tout juste, pour aller acheter un couteau à Ypres ou à Dixmude. C'était son outil qui lui suffisait pour aller dans le bois généreux couper du bois pour une habitation et pour les balais, les moyens d'existence.

C'était comme un geste symbolique, cette remise du



L'église d'Oostvleteren.

franc à la fondation d'un nouveau ménage de «Boschkanter».

Quelques jours avant le mariage l'époux en référa à quelques amis, le soir ils partaient ensemble dans le bois, la forêt d'Houthulst, mais appelés en réalité le «Vrijbusch» par eux; ils sciaient des sapins, d'autres préparaient d'argile, et avant que le soleil envoyait ses premiers rayons à travers les allées, la nouvelle habitation se trouvait prête à recevoir le nouveau ménage. Quand les murs étaient secs on les crépit, et de cette façon on bâtit ces blanches maisons nettes qui avaient cependant doucement cédé la place à des habitations plus modernes.

Quels hommes étranges! On les trouva aussi à Klerken, Jonkershove, vers l'Yperlée et aussi dans les environs du mont Kemmel.

Quels hommes étranges! Auparavant il y eut le vieux docteur de Wytschate qui possédait une grande maison blanche qu'il n'habite jamais, mais occupa une chaumière adossée au pignon de la maison, il dormait sur la paille ou des feuilles et se nourrit principalement d'œufs, qu'il gobait crus et jeta les écaillés sur un tas. Quand ce tas devenait trop grand quelqu'un le fit partir. Le docteur errait jour et nuit, se causant à lui-même à voix basse. Une longue barbe inculte cachait ses habits désordre et d'en-dessous de son chapeau crasseux et trop grand flottaient des cheveux sauvagement enchevêtrés. Il était très habile dans son métier.

Pourquoi vivait-il ainsi? Personne n'en savait rien. Un beau matin on le trouva assassiné, dans sa chaumière et jamais le jour se fit sur ce crime.

Mais assez à ce sujet. La guerre arriva aussi dans la forêt d'Houthulst. Beaucoup de «Boschkanter» se dispersèrent. D'autres restèrent aussi longtemps que possible. Mais, un beau jour on put voir à Torhout ou à Roulers un cortège de civils entourés de soldats.

Il y avait de solides gaillards, des femmes et des enfants, mais aussi des pensionnaires des hospices de vieillards, des malades et des perclus. D'aucuns

étaient assis sur des charettes, d'autres sur des orouettes et tous regardaient dans le vide, devant eux, comme des hommes qui avaient perdu toute volonté et qui attendaient le sort avec résignation.

La plupart marchaient à pied, beaucoup d'entre eux frissonnaient dans leurs habits légers, recroquevillés par le froid, courbant la tête dans la froide bise. Des enfants marchaient à la main de leur père, d'un plus grand frère ou d'une sœur, ou s'accrochaient aux jupons des mamans.

C'étaient des exilés, chassés en exil, de pauvres crabbes de la forêt d'Houthulst ou des environs. Beaucoup d'enfants et de vieillards succombèrent dans des sois-disants asiles, mais en réalité de véritables taudis, à cause de la barbarie des Allemands, qui entassaient les gens dans des locaux trop étroits. D'autres habitants de la forêt d'Houthulst et des environs restèrent accrochés dans les villages derrière l'Yser et l'Yperlée.

Un soldat belge a écrit leur vie comme suit : (1)

«Après quelques semaines d'une vie nerveuse et douloureusement inquiète, les civils se sont mis à se dire que, par cet arrêt des armées, il était inutile de se trainer par les chemins, les moyens fondaient de plus en plus et les besoins grandirent en proportion. Il fallut songer à la nourriture et puis il fallait bien qu'on s'habille.

Un moment on crut pouvoir prêter dans la caisse de l'Etat, mais il sembla bientôt que celle-ci n'était pas assez abondamment fournie pour permettre à tous les habitants de vivre en rentiers ou à leur accorder une pension. Chacun chercha donc à équilibrer son budget. D'aucuns, le cœur navré, cherchèrent leur salut dans l'émigration et l'âme remplie de tristesse, allèrent chercher les moyens de subsistance dans des pays étrangers; d'autres essayèrent de gagner la vie sur place soit en faisant du commerce soit en travaillant.

Des commerçants semblèrent sortir de terre; des gens qui n'avaient pas la moindre habitude du commerce gagnent leur vie par lui. Dommage seulement que toutes les marchandises doivent être amenées de France et d'Angleterre et que le transport demande tant de temps et d'argent. Entre les autos ronflantes et les camions de ravitaillement militaires passent ci et là, quelque vieux véhicule qui ne fut pas réquisitionné, attelé d'un cheval inapte au service de l'armée ou réformé, avec lesquels on va rechercher ses provisions à Dunkerke. Au milieu de tout ce charroi, le conducteur de l'avis de l'un ou l'autre soldat, ne s'écarte pas suffisamment vite et reçoit une volée d'injures à la tête. Mais fois de son droit il jette un regard méprisant parfois même de défi au jeune soldat qui vient jouer le maître dans sa contrée et il continue son chemin, indifférent. A chaque carrefour, à chaque coin de rue, à chaque poste il est arrêté par des gendarmes ou des sentinelles, il doit montrer ses papiers et écouter quelque observation, il obéit avec résignation, remet les papiers en poche puis s'en va plus loin. Ces hommes sont devenus des stoïciens: plus rien ne les étonne.

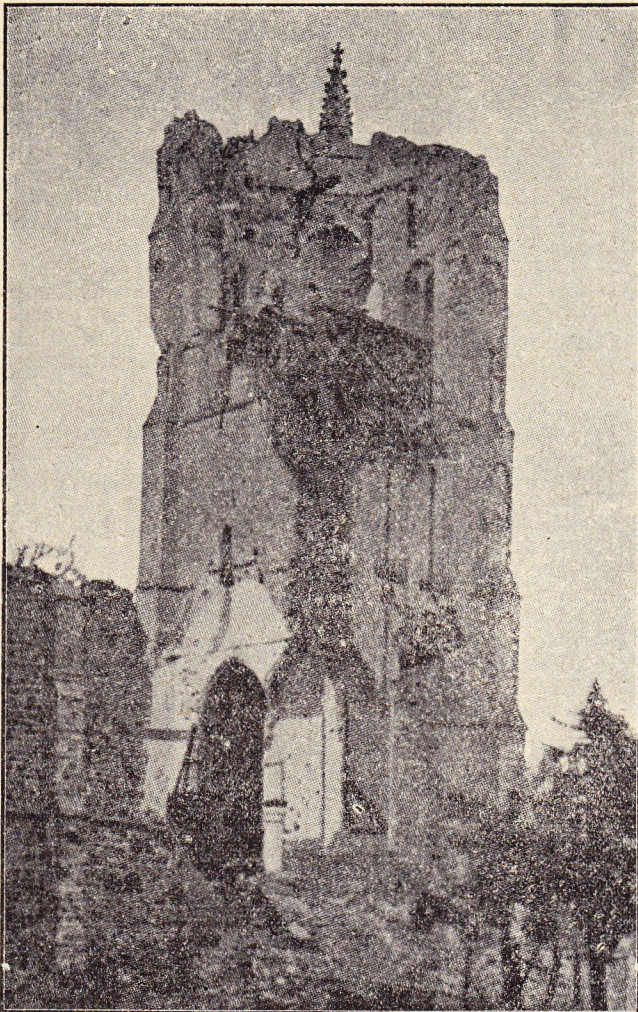
Les Allemands étaient donc les maîtres de la forêt d'Houthulst, un abri superbe et une source abondante de matériaux pour les troupes dans les tranchées. Ils y établissent des dépôts de munitions, y construisent des abris et y placent leurs batteries.

Il y avait des scieries, des ateliers et des lazarets. Des petits trains y apportaient les matériaux à pied d'œuvre et se trouvaient toujours en réserve pour conduire des matériaux en tous sens là où ils étaient nécessaires.

Ainsi donc en octobre 1917 la forêt constituait une menace pour les troupes de Plumer qui se trouvaient devant Poelcapelle.

Les Allemands pouvaient préparer une contre-offensive et tomber sur le flanc gauche des Anglais.

(1) «Lettres du front» par Cordemans.



L'église d'Eivringhe.

Nous savons que les Français occupaient Bixchoote, qu'ils avaient conquis le 31 juillet, ils étaient dans le voisinage de la forêt et avaient pour mission de surveiller les sorties du bois. D'ailleurs le but principal de l'opération des Français était de protéger le flanc gauche des Anglais. Les Français reçurent donc l'ordre d'attaquer la forêt.

Le 8 octobre le général Anthoine commanda l'attaque sur un front de 2500 mètres. Les deux divisions franchirent le Broenbeek, prirent Mangelore, Veldhoek, quelques fermes fortifiées Ysland, Lanes, Houchard, Lasalles (noms de guerre) et vinrent près le Papegoed, une ferme, reste de l'abbaye de Merkem.

On s'avancait ici dans un véritable marais. Les «Boschkanters» savaient déjà cela; chaque hiver ces points étaient inaccessibles.

L'ennemi fut surpris et recule de deux kilomètres en abandonnant 400 prisonniers.

Les Anglais soutinrent l'opération en attaquant le bois à l'Est de la halte de Poelcapelle sur la ligne Boesinghe-Staden.

Les Anglais furent refoulés mais prirent tout le village de Poelcapelle. Mais ce n'était pas là, la forêt d'Houthulst.

Des aviateurs bombardèrent le bois, y lancèrent des bombes et de l'huile bouillante, mais l'ennemi se cachait en sécurité dans ses abris bétonnés et ne se laissait pas chasser si facilement.

L'attaque ne réussit pas quoique l'on fit quelque-avance. Une année s'écoulerait encore avant la prise

de ce bois et cette tâche gigantesque fut accomplie par nos propres troupes belges comme nous le verrons plus loin.

Il serait quelques jours de calme. Haig exigea qu'on n'accordât plus de si longs repos dont l'ennemi pouvait profiter pour s'établir solidement sur sa ligne de retraite.

Les attaques devaient se succéder plus rapides.

Le 12 on fit donc une nouvelle attaque, la dix-septième déjà depuis l'offensive, et toujours pour conquérir les hauteurs qui dominaient Roulers. Dans la nuit il plut à verse. Les opérations avaient pour but la prise du secteur entre la forêt d'Houthulst et la voie ferrée Roulers-Ypres. On s'approche bien un peu plus de ces hauteurs mais les Allemands opérèrent de furieuses contre-attaques et l'avance fut donc minime. Ainsi continuèrent les opérations; quelques gains, puis quelques pertes de terrain, jusqu'au 25 octobre. Entretemps on bombardait aussi Roulers qui était restée habitée. Les premiers obus y tombèrent vers la mi-août. Beaucoup de civils furent tués et blessés. Beaucoup d'habitants quittèrent alors la ville. D'ailleurs les Allemands y rendirent l'existence très pénible. Ils arrachèrent les métaux dans les maisons, le zinc des toitures et en octobre ils commencèrent à piller les usines. Des inspecteurs forcèrent des groupes de civils à détruire les machines pour une valeur de plusieurs millions pour être envoyé chez Krupp à Essen.

On leva aussi toutes les cloches du carillon de la tour Saint Michel.

La même chose arriva dans les environs, à Menin, à Gullegem, à Rumbekke et à Hooglede. Enfin arriva l'ordre que presque tout Roulers devait être évacué. La population partit donc en exil, vers la Flandre Orientale, le Brabant, la province d'Anvers et le Limbourg, en abandonnant tout.

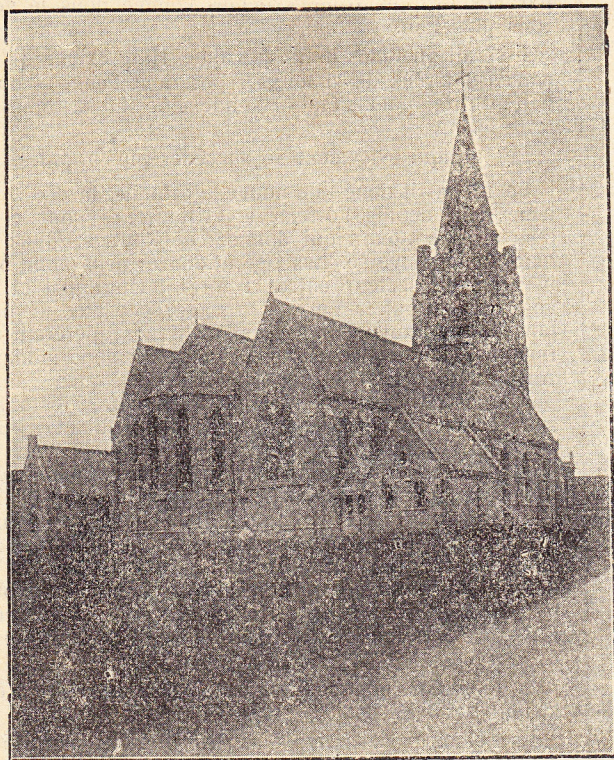
Alors les Allemands pillèrent les maisons, arrachèrent le bois des portes, des escaliers, des planchers, des châssis de fenêtres et le brûlèrent, pour ne laisser subsister que le squelette d'une ville qui avait été si florissante.

Plus au nord de Kortemarck aussi, fut presque complètement évacué. Torhout resta habitée cependant, c'était d'ailleurs un vaste camp militaire.

Il y avait là tantôt de la cavalerie, tantôt de l'infanterie, parfois deux divisions. Ils étaient logés chez les bourgeois et quelques uns dans des bâtiments publics. L'école normale épiscopale de Torhout, Saint Joseph devint un grand hôpital. Des milliers d'hommes y ont gémi et hurlé, des centaines y ont succombé à leurs blessures et reposent dans des tombeaux bien entretenus, sur le cimetière près de la chaussée de Bruges, à l'entrée de la ville ou près du Parc. Dans Torhout se trouvait aussi une intéressante institution militaire «la Smelthuis», comme l'appela le peuple. Auparavant c'était un institut de stérilisation. Les Allemands y firent parvenir leurs chevaux réformés dont ils arrangeaient les chairs le plus possible afin de les préparer à la consommation et ils y fondèrent les graisses. Où étaient donc le temps où les soldats aussi à Torhout, étaient gaves de viande!

A Torhout on vit de nouveau passer beaucoup de fuyards. La ville fut bombardée souvent. Telle était la situation dans les Flandres en octobre 1917. Entre la Lys et l'Yser les alliés avaient poussé leur centre plus en avant que les deux ailes. Il était accroché au versant occidental des collines, mais Passchendaele, le sommet, n'était toujours pas pris.

Le front y présentait donc un saillant, mais aux extrémités on était resté en arrière. Pour que la position fut tenable il fallait à tout prix occuper le sommet et rejeter les Allemands dans la plaine. On prit ses dispositifs à ce sujet car il fallait agir avec diligence. L'hiver approchait.



L'église de Vlamertinghe.

LA FIN de l'OFFENSIVE La conquête de Passchendale.

Toute avance des alliés aurait été d'un intérêt secondaire si on ne parvenait pas à occuper la crête de la rangée de collines, et avant tout Passchendale.

Le combat terrible durait maintenant soixante jours. On avait pris 30,000 prisonniers dont 70 officiers, environ 100 canons, 500 mitrailleuses et 200 mortiers; on savait que les pertes allemandes en morts et blessés étaient aussi très lourdes. L'ennemi avait dû à plusieurs reprises, faire relever ses divisions du 31 juillet au 30 octobre, on avait, sur ce petit front, identifié 52 divisions différentes.

Plus de la moitié de ces divisions du front ouest avaient dû combattre devant Ypres et avaient été, toutes, sérieusement maltraitées.

Cependant, l'Entente regarda avec anxiété du côté de la Russie. L'ennemi pouvait réorganiser toutes ses troupes avec des effectifs venus du front russe.

Et les centraux semblèrent vouloir montrer au monde entier qu'ils étaient encore capables de grandes choses, parce qu'ils déclenchèrent encore une violente offensive contre les Italiens qui durent reculer entre l'Isonzo et la Piave.

C'est ainsi que les alliés étaient obligés de ne pas laisser respirer l'ennemi en Flandre. Ils devaient tenir les Allemands en haleine pour l'empêcher d'amener des troupes sur le front Italien.

Le 30 octobre le combat reprit donc de plus belle. Les Anglais commencèrent l'attaque entre le chemin de fer Ypres-Roulers et la route de Poelcapelle à West-Roozebeke. Le temps était encore une fois défavorable; il pleuvait abondamment et les chemins étaient convertis en cloaques.

Les chariots de transport s'enfonçaient dans la boue jusqu'à Hessieux, on dut préparer des bouts de route à mesure qu'on avançait. Les tanks aussi manœuvraient difficilement sur le terrain détrempé.

Les Canadiens assaillirent Passchendale et entrèrent dans le village. On s'y battit terriblement homme contre homme. Toutes sortes de nids de mitrailleuses

crachèrent des balles, l'artillerie oppose un terrible feu de barrage afin d'empêcher le renfort d'arriver.

Les Canadiens furent rejetés hors de Passchendale mais s'accrochèrent au mont d'Or, une position très intéressante. Hindenburg avait donné l'ordre formel que Passchendale devait être gardé à tout prix. L'état major commanda donc aussi de reprendre le mont d'Or. Appuyés par des mitrailleuses et de l'artillerie les Allemands attaquèrent la hauteur. Une lutte sanglante s'engagea. Par quatre fois l'ennemi attaqua, par quatre fois il fut refoulé.

Une cinquième contre-attaque, plus impétueuse encore fut livrée avec l'aide de tous les moyens d'attaque les plus puissants. Les Canadiens résistèrent quand-même. Ils ne voulurent pas entendre parler de recul. Du renfort approchait quoique déjà sérieusement décimé avant même d'atteindre le mont d'Or.

Cette cinquième attaque échoua comme les autres et le mont d'Or couvert de morts et de pauvres blessés resta aux Anglais.

Plus au nord des marins et des troupes Londoniennes se battirent avec tout autant d'énergie pour le hameau Mosselmarkt et en demeurèrent maîtres. Ainsi Passchendale était étroitement encerclé. A Roulers régna une peur fébrile chez les Allemands. Ils eurent peur d'avoir à évacuer la ville. Tout ce qui était disponible fut envoyé à la défense parce que l'ordre de Hindenburg était formel: Passchendale ne pouvait pas tomber.

Ainsi arriva la veille de la Toussaint, le quatrième de la guerre. Et quel jour de fête en ce moment! Partout gisaient des morts, des mourants et de grands blessés dont si peu pouvaient être secourus. On entendit des plaintes, des gémissements et puis des hurlements lorsque deux patrouilles adverses se rencontrèrent et se livraient un combat farouche.

Les Anglais campèrent dans la boue, cherchèrent un abri dans les trous d'obus, dans l'eau glacée jusqu'à la poitrine et aux épaules. Et ils tinrent bon quand-même: ils savaient qu'une bataille suivrait encore. Mais en attendant du renfort en hommes et le déplacement de l'artillerie.

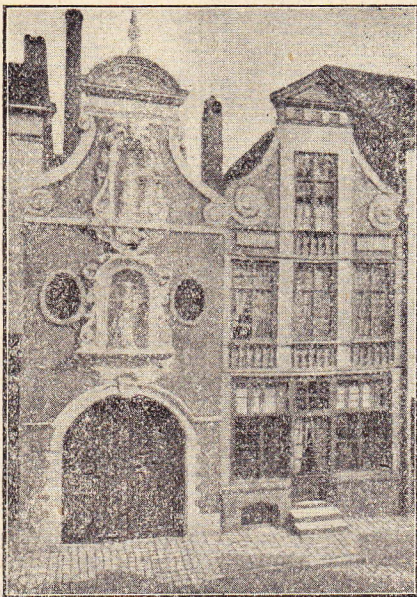
Ainsi les premiers jours de novembre se passèrent en escarmouches; les contre-attaques ennemies échouèrent toutes.

Le 5, la lutte devint plus intense et les Anglais s'emparèrent de points d'appui à Broodseinde et près de Poelcapelle.

Il y avait encore une autre cause de ralentissement. En beaucoup d'endroits avaient subsisté des blockhaus Allemands ou «pill boxes», de véritables redoutes munies de beaucoup de mitrailleuses. On les avait dépassés et leurs occupants ne se rendirent pas, dans l'espoir que les Anglais seraient refoulés.

Ces points menaçants continuellement dans le flanc et dans le dos durent être évacués et «nettoyés», comme on dit en termes militaires. Et c'était une besogne dangereuse; tout d'abord le feu des mitrailleuses des blockhaus mêmes causaient de grands dégâts, or on ne les démolissait pas avec une paire de grenades ou quelques obus, et puis ce nettoyage devait s'accomplir sous le feu de l'artillerie adverse qui montait ces terrains de ses obus.

Le 6, les Anglais purent essayer d'avancer et d'atteindre leur but, la conquête de Passchendale. Près de ce village les ruines des fermes étaient transformées en redoutes à l'aide de béton, de sacs et de terre. C'étaient des points de résistance. Les tanks prétèrent bien leur appui, mais dans ces plaines découvertes elle présentèrent d'excellentes cibles à l'artillerie Allemande. Et bientôt donc de nombreux chars d'assaut furent détruits près de la route de Poelcapelle. La bataille s'engagea dès le matin. Les Anglais attaquèrent et se lancèrent à l'assaut du village par le nord, l'est et le sud. Vers midi ils possédèrent la place tout convoitée. De furieuses contre attaques suivirent. Les Allemands s'avancèrent à plusieurs reprises. Les Anglais refoulèrent chaque fois, mais pendant un instant l'adversaire se rendit maître de la partie orientale. Du



Ypres : L'école St-François.

renfort chassé de nouveau hors de ces positions et Passchendale était conquis. En même temps on lutta pour les hauteurs entre Becelare et Gheluvelt. Les Allemands y gardèrent leurs positions. Près de ce terrain se trouvait le cimetière militaire de Ter Hand. Il s'y élevait un monument aux morts, au milieu du cimetière, qui constituait en même temps un point saillant. Plus tard on s'aperçut que ce monument n'était rien d'autre qu'un poste d'observation. À l'intérieur étaient aménagés deux portails et à l'extérieur un escalier conduisait à une plate-forme de laquelle on pouvait inspecter tous les environs. Derrière Becelare se trouvait la grande gare militaire de Ledegem avec des bifurcations de voies dans toutes les directions. Des civils de Courtrai étaient forcés d'y charger et décharger des munitions et toute sorte de matériel. Les travailleurs étaient forcés d'obéir. On les amena de force ; en un mot Ledegem et Becelare étaient deux points du front où le droit des gens était foulé aux pieds comme nous l'avons décrit pour le nord de la France.

À Roulers aussi on vit de ces malheureux. Il y avait beaucoup de Gantois. Ils logeaient dans des baraquements.

Pendant cette bataille la Flandre reçut encore une fois la visite de l'empereur allemand. Il dut venir y encourager ses troupes.

L'administration communale de Courtrai reçut l'ordre de faire confectionner immédiatement le mobilier d'une chambre à coucher pour cet hôte de marque. Elle dut montrer les modèles à la Kommandantur. Le travail coûta 40.000 francs. Les meubles furent envoyées dans une maison du quartier de Tournai. Mais l'empereur n'y passa pas la nuit ; on comprend facilement pourquoi. L'histoire des meubles coûteux était connue et les espions pouvaient tout étudier et faire connaître aux intéressées l'endroit exact où se trouvait le chef suprême. Et les aviateurs connaissaient bien Courtrai. Car pas un jour se passait qu'il n'y plût des bombes aux environs de la gare surtout, mais aussi en d'autres endroits.

Les civils passèrent des nuits effrayantes.

Dans beaucoup de rues les caves se communiquaient par des rous patiqués dans les murs de sorte que l'on pouvait s'enfuir sous terre. Lorsque pendant cette offensive se produisit une terrible catastrophe à cause d'une torpille aérienne qui détruisit trois maisons au centre de la ville, tuant sept habitants et en blessant plusieurs autres, beaucoup d'habitants quit-

tèrent la ville car Courtrai était devenu un endroit dangereux.

Ici aussi on vit constamment amener des blessés : beaucoup d'instituts en régorgèrent continuellement et des trains en transportèrent beaucoup à l'intérieur du pays et en Allemagne.

Entre Courtrai et Bissegem, à côté de la route de Menin se trouvait un immense dépôt de munitions où travaillaient aussi beaucoup de travailleurs forcés. Naturellement on y lança beaucoup de bombes. D'ailleurs beaucoup de Belges y périrent à cause de cette besogne périlleuse.

La contrée le long de la Lys était donc le spectacle de bien de scènes tragiques et terribles.

Menin fut évacué entretemps et subit le même sort que Roulers ; on pilla les maisons et on les démantibula, surtout à l'approche des jours froids, on brûla le bois des portes, des planchers, des châssis et des plafonds.

Ah cette vie près du front, durant trois longues années pour être encore, à la fin du compte, envoyé en exil !

Jetons un coup d'œil sur le registre du couvent à Comines (1), celui des Gardiennes Adoratrices de l'Eucharistie.

L'institut fut d'abord converti en une ambulance Franco-Belge, puis Allemande. Mais Comines fut bombardée et l'ambulance partit. Les sœurs restèrent. Puis l'institut devint une caserne pour trois ou quatre cents soldats qui laissèrent quand même flotter le drapeau de la Croix-Rouge sur le toit.

Ces mêmes drapeaux ne sont-ils pas continuellement arborés sur les auto-camions de munitions et sur l'ambulance, combien de fois les infirmiers n'ont-ils pas tiré sur les avions des alliés?..)

La grande chapelle, transformée d'abord en dépôt de paille, est « requirée » par un pasteur, qui finalement, déclare ce logement trop étroit pour ses nombreux adeptes... Il se mêle de parler politique avec nous et conclut que « toutes les nations avaient besoin d'être châtiées, même la France!... souligne-t-il d'un faux et méchant sourire.

Quant au jardin, nous y allons quelques minutes à la dérobée, lorsque les soldats n'y sont pas trop nombreux, que le temps le permet ou que les avions ne survolent pas nos têtes. Pauvre jardin, que de métamorphoses on lui fait subir!...

D'abord, c'est un abattoir : des quartiers de porc ou de bœuf décorent nos arbres fruitiers ; puis on y construit des baraquements pour des soldats convalescents... ensuite il devient successivement « Estaminet du couvent », porcherie, poulailler, cantine, casino, etc. Une de nos classes est transformée en étable, au grand scandale de son ex-maîtresse.

Pour occuper et charmer nos loisirs, il nous faut protester chaque jour contre de nouvelles déprédations. Tantôt nous assistons à l'enlèvement des lits du pensionnat, tantôt à la destruction de nos meubles... On se plaint à la gendarmerie qui, une fois seulement, fait restituer cinq sommiers sur vingt-deux!...

Nos deux orgues y passent l'un après l'autre ; le premier va faire l'ornement d'un cabaret, le second nous est rendu, vidé de tout l'intérieur!... Nouvelle plainte près du commandant de place :

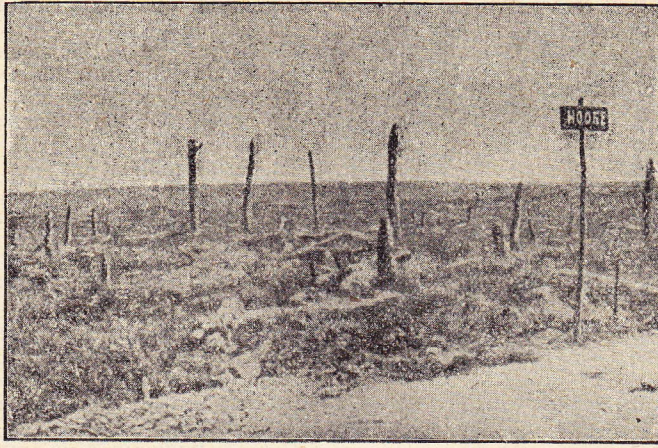
« Vous avez vu le soldat qui a fait cela?.. Si vous savez son numéro, je le punirai !... »

---Comment pourrions-nous connaître le délinquant, puisque l'accès de la chapelle nous est interdit depuis de longues semaines... de plus, les soldats n'ont-ils pas reçu l'ordre de dissimuler les numéros de leurs régiments?...

--- Alors... si vous avez pas vu, je regrette !... » Ainsi finit la comédie.

Pour échapper à nos regards inquisiteurs, les Saxons imaginèrent alors de ne plus passer sous nos fenêtres, et ils pratiquèrent bénévolement une large brèche dans le mur, au fond du jardin : ainsi pou-

(1) La vie dans un couvent en Belgique envahie».



Ce qui subsiste de Hooge.

vaient-ils disparaître et surtout faire disparaître sans être vus.

Notre ravitaillement !... ah ! certes, il fut insuffisant pendant ces dernières années !... On était rationné pour tout, même pour cette pâte noire et indigeste qui nous servait de pain et que les austères Spartiates eussent repoussée. La farine américaine disparaissait entre les mains germaniques qui confectionnaient à uuuuleur profit petits pains et gâteaux. Pour nous, on la remplaçait par du son, de la paille, des pelures de pommes de terre pulvérisées, etc... Bientôt nous n'eûmes ni lait, ni beurre, ni œufs, ni bierre, ni vin. La viande, très rare d'ailleurs, était à des prix inabordables : 10 marks le kilogramme de saucisson de chien, 80 et 100 marks un jambon, 16 et 18 marks le kilogramme de bœuf, etc... nécessairement on regardait.... et l'on passait...

Nos seules ressources étaient le riz, les haricots et la céréaline (écorce de maïs).

Mais ce qui nous fut particulièrement pénible, ce fut la privation absolue de nouvelles... jamais un mot de la France, de nos familles, de notre Maison Mère...

Toute lettre trouvée sur un civil ou dans sa maison était punie par une forte amende, ou par la prison, quand ce n'était pas par la mort: on fusilla un homme de Wervicq, père de quatre enfants, porteur de lettres, bien inoffensives pourtant.

Quant aux civils, sans cesse on les accable d'interdictions nouvelles ou d'ordres impérieux... La population est punie à tout propos et hors de propos :

Défense de sortir de sa maison à certains jours et à certaines heures... de rester sur le pas de sa porte ou dans son jardin... d'entretenir de la lumière, etc...

Ordre de saluer tous les officiers qu'on rencontre... en un mot tout ce que le cerveau d'orgueilleux autocrates peut enfanter de tracasseries et de vexations.

Le curé de Comines-Belgique est privé pendant ces trois années de la jouissance de son église qui sert tour à tour de dépôt et d'écurie. Force lui est de se contenter, pour une population de cinq mille âmes, de la modeste chapelle des Sœurs belges ; en conséquence, jamais de service solennel ; les inhumations se font presque civilement: le prêtre revoit le corps à la porte du presbytère qui confine au cimetière ; défense formelle au clergé de communiquer avec son évêque : c'est le schisme organisé. Pour la visite des malades, une circonscription fort restreinte est limitée: bon nombre de paroissiens restent deux ou trois ans sans faire leurs Pâques, et combien meurent sans sacrements!...

Cependant les habitants d'un hameau voisin obtiennent pendant quelques semaines l'autorisation de venir chaque dimanche entendre la messe à Comines, mais ils doivent marcher en rangs, escortés à l'aller et au retour par des soldats...

On fait quotidiennement l'appel des jeunes gens que bientôt on force à travailler : ceux qui refusent sont enfermés au cabanon, sans air ni lumière, et mis au pain et à l'eau... Les plus récalcitrants sont envoyés au camp disciplinaire d'où ils ne reviennent (quand ils reviennent) qu'avec une santé compromise pour leur vie entière... L'un d'eux, qu'on laisse huit jours dans l'eau froide jusqu'à la ceinture, sa punition terminée, ne peut atteindre la maison paternelle... il expire en route, balbutiant à ses compagnons :

« Dites.. à—ma mère— que— je meurs— mais que j'ai refusé— jusqu'au—bout—de—travail—ler !—

Nous ne parlons pas ici des enlèvements de jeunes gens; d'enfants, de jeunes filles de la société qui se font à Lille et ailleurs... Il faudrait des volumes pour relater les infamies allemandes...

Que dire maintenant des visites domiciliaires de jour et de nuit?...

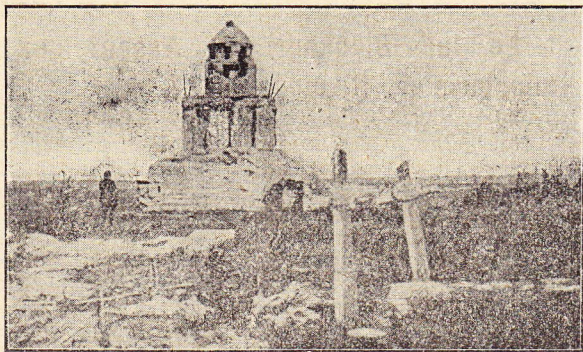
En 1915 les perquisitions font rage à Comines : on cherche la télégraphie sans fil... des prisonniers évadés... ont vient vérifier, carte d'identité et photographie en main, si chaque habitant est présent dans sa maison... si les provisions alimentaires ne dépassent pas la mesure permise, d'où pour nous, très souvent, l'obligation de dissimuler à la hâte notre faible supplément sous les combles des greniers et jusque dans le charbon.

Un soir, alors que nous allions prendre notre repos, nous voyons arriver à l'improviste six Prussiens qui nous enferment dans notre réfectoire et explorent la maison du haut en bas. Les religieuses souffrantes et déjà couchées doivent se lever, et c'est après une vive explication qu'on obtient une dispense pour une sœur récemment administrée qui subit quand même l'odieuse visite. Leur mandat rempli, ils s'adoucissent et demandent prosaïquement une tasse de café... mais ils restent encore une heure avec nous, car les ordres reçus exigent ce laps de temps :

« Et dire, confesse l'un d'eux, qu'on nous impose pareille corvée à toutes les heures de la nuit, chez des vieillards et des enfants que nous sommes obligés de faire sortir de leurs lits... Ah ! triste, la guerre !... »

Une autre fois, à minuit, on sonne fébrilement... bientôt des coups de crosse retentissent dans la porte.. Qu'est-ce encore ?... Tout simplement le commandant de place qui, en parfait état d'ivresse, vient visiter le logement des Sœurs, escortés de soldats, baïonnette au canon. Tandis que nous nous habillons à la hâte, notre domestique parlemente avec ces misérables et finit par les entraîner dans la cuisine. Après un quart d'heure d'indicible angoisse, pendant lequel nous entendons l'officier hurler son allemand, la troupe part comme elle est venue... nous en sommes quittes pour la peur !...

Comment redire aussi les incessantes émotions de ces temps extraordinaires?...



Cimetière allemand à Tervate.

Un jour, c'est une explosion terrible qui ébranle tout le pays et nous renverse à terre en plein souper : une cave à munitions située dans le cimetière vient de sauter... la secousse est répercutée jusqu'à Courtrai. Les croix et les monuments sont brisés, les morts rejetés violemment sur le sol... un détachement d'ennemis, en marche vers les tranchées, est mis en pièces et les arbres de la route gardent longtemps des traces de chair humaine.

Du coup nos toitures sont enlevées et 268 carreaux brisés.

Une autre fois, c'est une fabrique de grenades à main, située en plein Comines, qui explose : chacun croit sa dernière heure arrivée.

Puis, ce sont les bombardements successifs et toujours imprévus : on se précipite à la cave, interrompant brusquement repas, prières, sommeil.

Une mort violente et affreuse est sans cesse en perspective devant nos regards : des actes d'abandon forment la trame de toutes nos prières. Autour de nous les accidents se multiplient : une bombe éclate près de notre couvent, dans une cave où sont réfugiées treize personnes... toutes périssent !... A quelque temps de là, un obus tombe dans notre cour intérieure détruisant la galerie du réfectoire des élèves : on sut, quinze jours après, que huit soldats avaient été tués... Plusieurs éclatent dans le jardin, sciant nos arbres en perçant les murs de nos bâtiments. Oh ! ces bruits sinistres d'écrasement, ces sifflements aigus qui nous jettent dans une atteinte angoissante et nous font involontairement courber les épaules fermer les yeux !... Et cela se renouvelle cent et cent fois !

A 5 km. du front, nous nous trouvons, aux premiers loges pour entendre le roulement quasi persistant du canon et le crépitement des fusillades... pour assister aux combats d'aéroplanes... pour sentir les gaz asphyxiants qui viennent parfois troubler notre sommeil, car le bois ou le carton bitumé qui remplace aux fenêtres les vitres absentes ne nous garantit pas toujours suffisamment de ces émanations délétères.

Mais, grâce à Dieu, notre moral n'est pas atteint ; on tire parti de tout pour s'encourager à l'abandon, à l'abandon joyeux... Que de malins croquis dessinés par certaines de nos sœurs, à la cave notamment, sous le regard même de leurs compagnes moins braves, ou prêtant davantage au pittoresque !... on n'est pas Française pour rien !...

Lorsque la mère supérieure du couvent mourut il on reçut l'autorisation de ensevelir à Comines-France.

Les sœurs et beaucoup de civils suivirent la bière. A la frontière le cortège fut arrêté, quelques sœurs seulement purent aller plus loin, les autres et les civils durent retourner.

Et pour ceux qui durent passer un échevin dut promettre « sur sa tête » que rien d'anormal arriverait.

Pour toute sûreté, la kommandantur envoya un peloton de soldats pour accompagner le cortège.

De l'autre côté du pont, qui forme la frontière à la Lys, l'autorité ecclésiastique française attendait.

Au lendemain de la Pentecôte, nous recevons la no-

tification officielle de Comines ; il faut faire de l'évacuation vite et bien. Il n'est plus question de dîner à cette heure, on doit préparer hâtivement ses bagages !

Vingt-cinq kilos sont permis à chacune, mais les malles sont interdites !...

On coud à la machine une vingtaine de draps pour en faire des sacs dans lesquels on verse le contenu des malles préparées depuis des semaines, en prévision d'une évacuation probable... puis on revêt ses meilleurs habits, on se munit de grandissimes poches qu'on bourre des objets les plus précieux, et on allume dans la cour intérieure un immense feu... non de joie, mais de destruction, dans le but de soustraire aux Allemands ce qu'on ne peut pas leur laisser.

Ensuite le vicaire de la paroisse vient chercher le Saint Sacrement !...

Dans cette chapelle dont on vient de retirer Celui qui en faisait la joie, la Supérieure adresse à ses Sœurs quelques paroles émues et après les avoir partagées en quatre groupes, car les dispersions sont possibles dans ce voyage vers l'inconnu, elle fait les dernières recommandations.

Mais l'heure presse, il faut abandonner cette maison que notre Révérende Mère aimait d'autant plus qu'elle regardait comme le type de ses établissements de dépendance...

On se charge... on se surcharge... et l'on part sans regarder en arrière ! La Supérieure attend au bas du grand escalier deux Sœurs âgées qui descendent péniblement. En se retournant elle aperçoit quatre officiers qui briguent déjà la place... s'est digne d'eux !...

On se rend en foule au Jardin public où doit se faire l'appel et l'on reste des heures, debout, sous les obus qui tombent dans le voisinage... impossible de fuir !

Enfin on organise la procession, car nous avons deux heures de marche avant de gagner notre train... Quand nous repassons devant notre couvent, toutes les fenêtres sont ouvertes et garnies de casques à pointe !

Près de Menin nous prenons d'assaut les fourgons de bestiaux que gracieusement on met à notre usage et nous nous installons sur les ballots qui nous préservent ainsi du fumier qu'on n'a pas jugé à propos de faire disparaître... Courage ! ce n'est que le commencement de notre chemin de croix. Pourtant on supporte la chose encore assez allègrement et l'une d'entre nous de dire : « Au moins j'aurai voyagé dans toutes les classes ! »

A deux heures du matin, on nous débarque sur le quai d'Harelbeke, « sans armes » mais avec bagages, et l'on nous permet de chercher un gîte pour le reste de la nuit !... quelle délicatesse !...

Notre groupe se perd dans la foule des évacués et plusieurs d'entre nous s'asseyent sur leurs paquets, au milieu de la chaussée, pour reprendre haleine. Enfin on avise le couvent du lieu où notre aumônier nous dit la messe à 3 heures !... Le pauvre !... il n'en peut mais il se tient à l'autel pour ne pas tomber... nous ne valons guère mieux, tant de fatigues et d'émotions nous ont brisées !... Notre somnolence, secouée un instant par une tasse de café, reprend le dessus et nous nous assoupissons à l'aventure, qui sur son sac, qui sur une chaise ou... sur le vol pour éviter toute chute.

Le lendemain on embarque la colonie errante dans un tram quelconque pour la déverser en cours de route dans les différents campagnes voisines. Pour nous, après avoir essuyé mille périties, on nous hisse sur un grand chariot auquel on accroche un tombereau destiné à recevoir nos baluchons. Sur notre passage on s'arrête pour nous devisager... sans avoir visé à l'effet, nous le produisons tout de même, et c'est ainsi que nous faisons une entrée sensationnelle dans la commune d'Anselghem.

A la fin de juillet, nous reprenons possession de nos wagons de bestiaux — toujours par ordre militaire — et continuons nos pérégrinations jusqu'à Berlaer près d'Anvers, où nous recevons une nouvelle hospitalité au Couvent du Sacré-Cœur de Marie.

LA FIN DE L'ANNÉE 1917 à L'YSER

Le lac Blankaert. — Assaut sur la minoterie de Dixmude. — L'hiver.



Le général Guillaumot.

En novembre les sœurs partirent pour la France non occupée.

Cet extrait nous montre la vie dans ces endroits derrière le front des Flandres.

A Wervicq les choses n'allaient pas mieux.

L'église fit office de prison pour les prisonniers de guerre qui attendaient d'être transportés plus loin. La population fut évacuée. Les maisons furent arrangées de la même façon qu'à Menin et détruites aussi pour le bombardement.

Passchendale était donc aux mains des alliés. C'était un point élevé. Les collines de Becwlaere et Geluvelt étaient moins hautes. L'infanterie reste inactive pendant trois jours mais les aviateurs et l'artillerie bombardèrent les routes et les gares.

Le 10, on se battit de nouveau entre Passchendale et Roozebeke. Mais l'offensive pouvait être considérée comme terminée, malgré les tentatives d'ailleurs vaines, des Allemands pour reprendre Passchendale, les 14, et 15 novembre.

Le 22 il y eut des escarmouches près de Becwlaere.

Mais en Italie la situation était menaçante et les Anglais y envoyaient six divisions. Cela voulait donc dire que les tentatives de rupture du front de Flandre étaient avortées, les Allemands n'eurent donc plus besoin d'y amener du renfort.

Ostende et Zeebrugge leurs restèrent et une fois de plus le sombre hiver descendit sur la Flandre dévastée.

On attendait l'aide des Américains : ceux-ci poussaient activement leurs préparatifs.

De l'autre côté l'état des choses en Russie se fit plus sérieux.

En novembre il y eut encore des combats à la Somme. On y fit 10,000 prisonniers mais l'offensive y échoua aussi.

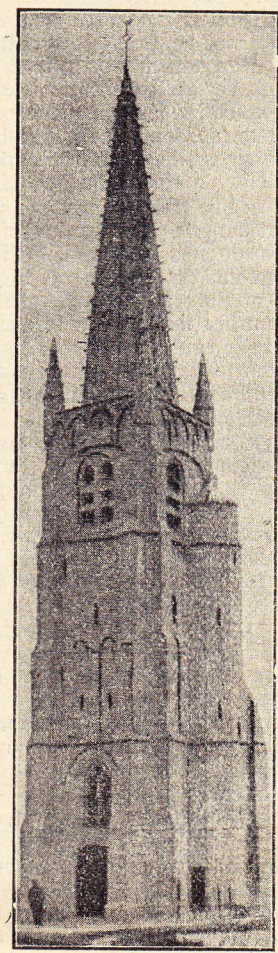
Il fallait attendre. Et à l'espoir se mêlait la peur de l'effondrement de la Russie dont nous avons parié. La guerre finissait à l'Est. C'était un avantage pour les Centraux. L'Amérique se préparait à une terrible guerre : c'était un avantage pour les Alliés. Et ainsi on dut attendre une nouvelle année sanglante.

Nous savons que nos soldats belges participèrent aussi à l'offensive en s'emparant de Vijfhuizen près de Merkem. Mais là, ils se trouvèrent au bord d'un vrai marais qui arrêta toute avance. Par cette avance ils occupèrent aussi le côté ouest du lac Blankaert. Ce lac s'étendait entre Woumen et Merkem, derrière le château de Woumen et divisait maintenant le front. Nous verrons bientôt que la possession de cette berge fut pour nous un avantage. Mais d'abord nous devons citer un autre fait de notre front, un témoignage d'intrépidité de nos troupes. Ils se déroulèrent un peu plus au nord, dans le secteur de Dixmude. Tout soldat connaissait la «minoterie», la meunerie en ruines de Dixmude, située sur une hauteur qui constituait un excellent poste d'observation pour l'ennemi et lui permettait de tirer d'enfilade dans nos tranchées.

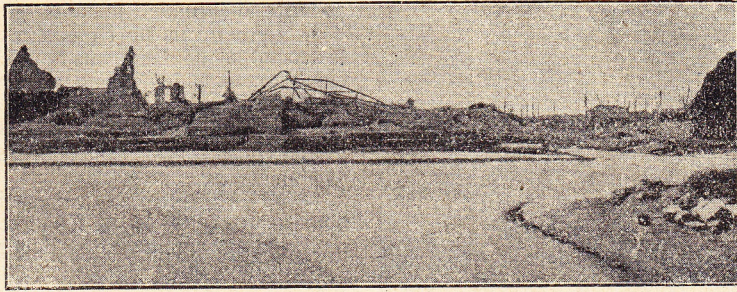
Que de pertes nous avait déjà causées ce point maudit. Celui, qui, en première ligne au dessus de l'Yser se découvrait peut tomber sous la balle d'un tireur d'élite et les Allemands eurent soin de poser toujours de ces tireurs dans le poste.

Parfois des mitrailleuses crachaient un peu d'enfer sur nos positions. La minoterie devint une obsession. On la bombardait constamment mais rien n'y fit. On en arracha des lambeaux, mais l'ennemi réparait rapidement les dégâts.

Et l'Yser était si étroit et la distance bien faible!



Tour d'Oost-Stuyvekenskerke.



Ruines d'Ypres

Dans la nuit du 29 au 30 octobre on essaya de s'emparer de ce poste redouté.

C'était une affaire périlleuse, mais on fit un appel aux patrouilleurs du 5me, des gars audacieux qui ne reculaient jamais, quel que fut le danger qu'ils couraient.

Préalablement les canons martelèrent le point et aussi Dixmude. Les patrouilleurs furent aidés par des hommes du génie qui devaient construire une passerelle, car il fallait passer l'Yser, en plein dans le secteur ennemi. C'était donc bien un coup d'audace! Réussirait-on? Celui qui possédait la minoterie commandait Dixmude et malgré l'échec de l'offensive anglaise à Ypres, qui éteignit tout désespoir de percer la conquête de ce nid infernal serait une bénédiction pour tout le front belge. Toutes les dispositions furent prises. Les patrouilleurs étaient cantonnés à Alveringem. Par Oeren on les conduisit en auto aussi près que possible du point d'attaque, afin de leur épargner toute fatigue inutile.

Afin de décrire cette attaque en toute sincérité, laissons la parole à quelqu'un qui prit part au raid et le décrit dans son journal ; l'adjudant éclaircur du régiment Hubert Lefebvre. Son récit qui raconte le raid du commencement à la fin est très vivant (1).

29 octobre. Oeren. — «Allons! En avant, les hommes. N'hésitez pas. En avant. »

Et, de notre première ligne méconnaissable, par une brèche dans la digue, les patrouilleurs du 3e bataillon, le lieutenant Van C... en tête, s'élancent sur la passerelle. Dans l'ordre convenu, je le suis avec mes hommes.

Qui se rêve est réalisé. Aujourd'hui 29 octobre 1917 armé d'un poignard, d'un revolver, de six grenades Mills et d'une légère carabine, je franchis, à 2 h. 25 du matin, sur une passerelle branlante, l'Yser.

Et cela en face de cette inabordable forteresse que redoute l'armée belge entière: la Minoterie. Depuis deux jours, notre artillerie fait rage, s'acharnant sur la première ligne boche, réduisant les misérables ruines de Dixmude en un usage de poussière. Depuis deux heures que nous attendons, le vacarme est tellement infernal, que je puis à peine comprendre les ordres du lieutenant.

Comment nous sommes arrivés jusqu'ici sans perdre aucun homme, c'est un miracle; un camion a pris les patrouilleurs du 3me à Alveringem; nous étions gais, ayant, selon l'usage, vidé le nombre respectable de bouteilles offertes à l'occasion de cette attaque. Et le trajet en camion, au milieu des refrains braillés en chœur, avec la ponctuation sinistre et croissante des coups de canon, c'était un voyage infernal dans une contrée de mort et de dévastation.

Je croyais connaître le secteur de Dixmude; je l'ai connu paisible, tout cet été; cette nuit, il a repris un aspect fantastique; tout est ravagé à nouveau; le boyau de Quenast est éventré; des entonnoirs de 10 mètres interrompent la route; à la Briqueterie effondrée, l'équipe s'arrête dans la tranchée des Schneider pour attendre l'heure. Rrrran! une volée d'obus allemands

tombe à proximité; le parapet oscille et les éclats sautent sur nous: les hommes terrifiés ont mis leur masque et sont tapis au fond de la tranchée, pas plus gros que des chats; cela dure une demi-heure; jusqu'à ce que je leur trouve de meilleurs abris à la Briqueterie. Déjà, des blessés s'en retournent vers Caeskerke.

L'Heure H. est fixée à 2 heures du matin; à ce moment les passerelles doivent treéprêtes et le tir de destruction doit cesser sur la rive et de l'Yser.

Comment aucun de nous ne s'est égaré entre la Briqueterie et la première ligne, c'est un miracle; le boyau n'existe plus que par endroits; il faut escalader la paroi, monter sur la route, ressauter dans le boyau, se baisser lorsque éclate un obus; à la bifurcation de la tranchée de la Casbah, plus rien n'est à reconnaître; nous cheminons dans un chaos, entre des trous de bombe; un creux, appuyé à un bloc de béton renversé, nous protège contre les coups de fusil et de mitrailleuse tirés de la Minoterie. Il y a donc encore des défenseurs. Mais où est le lieutenant? Il est l'heure H. Il est plus que l'heure H. Dans le vacarme, des appels, des hurlements plutôt, sont jetés. A notre tour! En avant, sans hésiter! La passerelle. On la voit bien. La lune est presque pleine; on ne tire pas sur nous, et nous passons, fiévreux, serrés à un mètre; l'autre rive, boueuse; on nous hisse; «Vite, Giron, Ferbus et Milio, avec moi, à gauche. «La rive droite est un effroyable chaos; l'emplacement de la tranchée a disparu. Des trous, des pentes glissantes; devant, le monticule de la Minoterie; le lieutenant, à l'extrême gauche, hurle dans le fracas des grenades que jettent nos hommes aveuglement: «A mon signal, tout le monde en avant.»

Mais les patrouilleurs régimentaires, trop pressés, arrivent au pied de la Minoterie et, sans signal, le mouvement d'assaut se déclenche par la droite et se propage vers nous.

Cinquante hommes hurlants escaladent la Minoterie. Un sergent se retourne doucement, pousse une sorte de plainte: «Patrie...» et roule au bas de la pente.

Décidé à donner l'exemple et domptant ma peur, j'arrive jusqu'au sommet. Un de nôtres est là, criant: «Un Boche! un Boche!» et tire deux coups de revolver. J'aperçois à 2 mètres de moi une forme humaine qui bouge, le Boche, et je décharge sur lui la moitié du chargeur de mon revolver. Puis, pris de peur, craignant des représailles, je me tapis en haut de la pente, frémissant d'émotion. Mais ma volonté revient et je saute près de cadavre; je suis tout en haut de la Minoterie, dans un admirable poste d'observation. Si je me rappelle bien, je n'étais pas seul. Un belge crie près de moi: « Là, là, les Boches. Ils foutent le camp.» Et de l'autre côté, vers Dixmude, dans la plaine illuminée par une fusée, je distingue des formes humaines courant. Je les domine de 10 mètres et je tire des coups de carabine dans leur direction.

Soudain, à 2 mètres sous moi, de ce côté, une forme remue. Un Boche est accroupi là. Je lui envoie le reste de mon chargeur et je me retourne dans le poste: je suis seul.

(1) Paru dans le «Courrier de l'Armée».



Nos Souverains derrière le front.

Des grenades éclatent à gauche et à droite de la Minoterie. L'artillerie dirige un feu d'enfer sur Dixmude et la deuxième ligne allemande. Je tire un bouton de la veste du cadavre boche. Horreur, il se retourne, il me voit, il parle: «Bardon, bardon, kamerad, bardon.» Il est vieux. Je dois l'achever... «Bardon, vier kinder, kamerad.» Il est quasi mort de peur. Sa main cherche quelque chose à son ceinturon; je me précipite, méfiant: «Was ist das?» C'était une boîte cylindrique. «Gaz, gaz.» J'ouvre: c'était un masque, pas de danger. Il souffre; je ne puis l'emmener; je devrais l'achever... je n'en ai pas eu le courage. Je lui ai dit, «Schlaf.» Et je me redresse. C'était un champ de bataille, superbement; mais je suis seul; je crains que des grenades belges ne soient lancées sur moi, et je redescends la pente; j'appuie vers la gauche, où le lieutenant et ses hommes doivent être passés; un énorme entonnoir que je dois contourner; je trébuché sans cesse dans la boue; personne; je charge ma carabine et j'avance...

«Kamerad, komm hier.» Que ferais-je? Soudain, de la droite, une silhouette débouche, à cinq pas de moi. Ami ou ennemi? Quel casque? Une fusée; c'est un Boche.

Je ne sais plus ce qui s'est passé. J'ai crié aux Boches: «Kommen Sie hier, oder ich schieß» et l'on m'a répondu: «... kann nicht.» J'ai tiré. Un hurlement d'agonie, qui va en s'éteignant, sinistre. Mais j'ai la sensation qu'il est simulé, que c'est une embûche tendue, et j'appuie encore à gauche.

Où donc est le lieutenant? Où sont mes hommes? Pourquoi suis-je seul ici? Je m'avance avec précaution.

Tiens, un homme qui tire à 2 mètres devant moi. Enfin je les retrouve. Etrange direction de tir, cependant; ne visent-ils pas la passerelle? Ah ça! mais... Le projecteur s'arrête sur les tireurs et je vois le casque, le hideux casque boche. Je suis derrière les premières lignes boches, et les Belges n'ont pas passé ici!

Ils sont trois, tirant derrière des créneaux; si j'en tue un, les autres me massacreront. Je me demande, du reste, comment ils ne m'ont pas entendu venir. Je me retire doucement et me place de manière à les

prendre d'enfilade. J'épaule, je presse ma détente... Clac. Le coup ne part pas. Et, au bruit du percuteur, le Boche se doute de quelque chose; je me retourne, cherchant machinalement un abri; une grande flamme rouge attire mes yeux: un feu de bengale rouge? Mais c'est le signal de la retraite! Quoi! Déjà! L'affaire est manquée alors? Pourquoi ne pas rester encore un quart d'heure? Nous l'aurions, la Minoterie.

Je bas en retraite, et j'essuie des coups de feu, sont insuffisantes devant une telle résistance inattendue; c'est ce qui oblige le lieutenant à rentrer... Et je vive? Louis, Jef. Qui êtes vous? Sergeant Lefebvre. Embarquez, embarquez.» La passerelle est à demi démolie et menace de se défaire; nos munitions repasse l'Yser, navré, pour aborder parmi les blessés et les morts que les brancardiers emportent en hâte.

31 octobre. — Cette chaude affaire de la Minoterie, bien qu'elle ait été un piteux échec, m'a appris à prendre confiance en moi et à me fier à mes hommes.

L'entrain a été magnifique, tous les officiers sont d'accord sur ce point.

J'ai eu peur, mais je n'ai jamais été saisi de panique; chaque fois, j'ai dompté ma faiblesse, et je suis reparti. C'était mon premier engagement; c'étaient les premiers Boches que je tuais. Je suis content.

8 novembre. — Saint-Ricquiers. Le Lieutenant nous a dit: «On m'a demandé des propositions, j'aurais voulu vous proposer tous. Je ne puis le faire. J'ai donc dû me résoudre à ne proposer que ceux qui ont été sur la Minoterie; ce sont: le sergent Ferbus, Dupont, Deguitte et Ponsard.

Me voici donc proposé pour une distinction honorifique. Je ne puis pas ne pas être content.

8 novembre - Hubert Lefebvre écrit à Marraine:

«Je suis comme vous, ma chère Marraine, j'adore la bonne musique. Et j'ai l'occasion, plus souvent que vous ne le croyez peut-être, d'entendre de jolis morceaux réellement bien exécutés: chaque régiment de la division possède son corps de musique et s'efforce naturellement de dépasser les autres en virtuosité.

Presque tous les jours, vers la fin de l'après midi, il y a concert au cantonnement, à la grande place d'Alveringhem, un gros bourg flamand de l'arrière-front, avec son église trapue au milieu du cimetière devenu trop petit; et je trouve délicieux, tandis que les rayons obliques du soleil dorment les dernières feuilles des vieux tilleuls, de laisser rêver ma pensée au fil de la musique... On joue peu de musique classique, beaucoup de fragments d'opéras, et toujours l'une ou l'autre de ces marchandises guerrières si entraînantes, que r draient héroïque le plus couard des embusqués.

A propos, d'héroïsme, Marraine, vous avez vu que les petits Belges se sont distingués à Dixmude?

Ces «raids» au delà de l'Yser sont de jolis faits d'armes.

Mon régiment y a participé et voici ce qu'en pense le général divisionnaire: «... Je félicite chaleureusement les groupes de patrouilleurs du 5e de ligne et tous les éléments d'infanterie et de génie les accompagnant, qui, franchissant l'Yser de vive force sous un feu meurtrier, ont pénétré dans la position ennemie et y ont livré combat avec la plus grande vaillance et dans des conditions particulièrement difficiles.»

Et voici l'avis du général de brigade: «Monter à l'assaut de cette forteresse qu'est la Minoterie, comme l'ont fait nos patrouilleurs, peut-être qualifié d'acte de véritable héroïsme.»

Et bien, j'y étais, Marraine.

Je suis patrouilleur depuis un mois, et j'ai grimpé au sommet de la Minoterie. Cela a été une lutte terrible, dans la nuit et dans la boue, sous le fracas de l'artillerie et des grenades, au devant de la mort sournoise qui rôdait.

J'ai tué des Boches à bout portant à coup de revolver, et je vous prie de croire que, comme mon éducation ne m'a jamais accoutumé à ces idées-là, cela m'a laissé une profonde impression... Je m'étais bien juré de ne pas vous parler de cette affaire, mais c'est plus fort que moi, je ne puis penser qu'à cela.